



Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies
Comptes-rendus | 2014

Stéphane Boisselier, Bernard Darbord et Denis Menjot, *Langues médiévales ibériques. Domaine espagnol et portugais*

Vincent Challet



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/crm/13255>

DOI: 10.4000/crm.13255

ISSN: 2273-0893

Publisher

Classiques Garnier

Electronic reference

Vincent Challet, « Stéphane Boisselier, Bernard Darbord et Denis Menjot, *Langues médiévales ibériques. Domaine espagnol et portugais* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [Online], Comptes-rendus, Online since 22 June 2014, connection on 15 October 2020. URL : <http://journals.openedition.org/crm/13255> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.13255>

This text was automatically generated on 15 October 2020.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Stéphane Boisselier, Bernard Darbord et Denis Menjot, *Langues médiévales ibériques. Domaine espagnol et portugais*

Vincent Challet

REFERENCES

Stéphane Boisselier, Bernard Darbord et Denis Menjot, *Langues médiévales ibériques. Domaine espagnol et portugais*, Turnhout, Brepols (« L'Atelier du Médiéviste » 12), 2012, 540p.
ISBN 978-2-503-50470-4

- 1 Ce 12^e volume de la collection « L'Atelier du Médiéviste », bien connue désormais à la fois des enseignants et des étudiants en histoire médiévale, se veut un tour d'horizon aussi complet que critique de la production scripturaire médiévale tant en castillan qu'en portugais, mais à l'exclusion en revanche des écrits en catalan, ces derniers étant rattachés au domaine occitan et devant être traités dans un volume séparé. Il n'y a rien là que de fort logique, à la fois d'un point de vue linguistique et d'un point de vue politique, les auteurs rappelant dans une copieuse introduction que l'hégémonie politique castillane a également entraîné une hégémonie linguistique et que la péninsule ibérique se caractérise par un usage massif et précoce des langues vernaculaires dans la production écrite. L'ensemble du volume s'appuie sur un solide objectif épistémologique qui « est de montrer comment un système, la langue, s'adapte à la complexité de la pensée abstraite et à l'infinie diversité du monde réel (objets matériels, actions sociales) pour exprimer ceux-ci le plus efficacement possible » (p. 8), même s'il serait vain d'estimer que la description du réel par la langue se fait sans ambiguïté. Il fallait bien, pour atteindre un tel but, conjuguer les talents de ces deux éminents historiens que sont, pour le domaine castillan, Denis Menjot et, pour l'espace

portugais, Stéphane Boisselier, et d'un spécialiste de la langue, Bernard Darbord, ce qui permet d'associer pour chacun des textes présentés une mise en contexte historique détaillée et une étude linguistique retraçant les évolutions des langues vernaculaires tant au niveau de la morphologie que du vocabulaire.

- 2 Pour s'y retrouver dans le maquis particulièrement dense que constitue cette production en castillan et en portugais, il était nécessaire de recourir à un essai de typologie, même si les auteurs sont parfaitement conscients du caractère toujours un peu artificiel de la classification des textes en grands ensembles. Le volume a donc choisi de répartir cette production scripturaire entre écrits pragmatiques, « témoins des modalités de production, de circulation et de réception des savoirs dans le jeu complexe entre l'oral et l'écrit, et entre la langue savante des clercs et les langues vernaculaires de la communication usuelle » (p. 9) d'une part et écrits littéraires d'autre part, ce qui ne veut pas dire pour autant que certains de ces écrits pragmatiques sont dénués de toute ambition littéraire. Les textes en langue vernaculaire ne constituent cependant pas une simple mise par écrit d'une langue parlée, la langue utilisée à l'écrit se révélant en réalité très largement artificielle : en effet, même si les écrits littéraires sont issus de l'oralité, les écrits pragmatiques, quant à eux, sont rédigés dans une langue créée de toute pièce et inspirée du latin, sans pour autant perdre tout lien avec un langage plus populaire et très imagé (ainsi, l'expression de « bétail du vent » utilisée en portugais pour désigner le bétail perdu). Si la production en castillan est sans doute plus familière à une partie des médiévistes français, ce qui a dispensé les auteurs d'une longue présentation, tel n'est pas le cas de la production en portugais, ce qui donne l'occasion à Stéphane Boisselier de se livrer à une longue étude historique de l'utilisation de cette langue vernaculaire, depuis le plus ancien écrit pragmatique attesté que constitue le testament d'Alphonse II en 1214. Encore convient-il de noter que, jusqu'en 1250 environ, aucune différence n'existe entre le galicien et le portugais – d'où l'expression « galégo-portugais » pour désigner cette langue – et c'est ici l'évolution politique qui devait provoquer, à terme, une divergence linguistique, la Galice devenant une province du royaume de Léon tandis que le portugais devait subir une influence mozarabe plus marquée. Comme l'avait fait remarquer Paul Teyssier, le portugais moderne est « en somme un andalou qui serait devenu la norme ». Les plus anciens écrits qui apparaissent à partir de 1200 (poésies, chartes, textes littéraires) témoignent de cette difficulté des rédacteurs à « rédiger dans une langue qui monopolise totalement la communication orale, mais qui n'a encore jamais été écrite » (p. 51). Les *Cantigas*, préservées dans les chansonniers et qui forment l'essentiel des textes produits avant 1250, utilisent d'ailleurs une langue qui n'est certainement pas un parler commun et ne constituent, somme toute, que des œuvres de cour diffusées dans des cénacles relativement restreints. Le portugais ne va définitivement s'imposer comme langue des écrits non-littéraires qu'à partir de 1270, notamment dans les domaines de l'historiographie et du droit, et par le biais de son adoption comme langue de la chancellerie royale à partir de 1279. Il se diffuse dès lors grâce à l'action des notaires – même si très peu de registres sont conservés – et est bien vite adopté également par les institutions religieuses. Le rôle de la monarchie dans cette propagation – et ceci en dépit de la disparition de la plupart des écrits administratifs – explique une très forte uniformité de la langue, beaucoup plus prononcée que pour d'autres langues vernaculaires, les variations étant plus sociales que véritablement géographiques. Mais il faut cependant attendre l'implantation de la dynastie d'Avis pour voir se développer une littérature propre qui vise « l'autonomie

culturelle et la reconnaissance internationale du Portugal comme grande puissance politique » (p. 58). C'est dire à quel point la promotion d'une langue associée à la monarchie participe d'une ambition politique et d'une construction aussi bien territoriale que juridique : le portugais constitue « une langue des rois », pour reprendre le titre de l'étude que Serge Lusignan a consacrée à la question de l'émergence d'un français du roi, indépendant par ailleurs de tout espace géographique.

- 3 Les écrits pragmatiques constituent l'immense majorité des textes conservés en langue vernaculaire et beaucoup d'entre eux étaient destinés à être lus à haute voix, ce qui peut expliquer ce recours à un parler plus immédiatement compréhensible. Faute de place, les auteurs ont fait le choix délibéré de privilégier, au sein de cette masse documentaire, des écrits qui permettent d'appréhender la terre et l'ensemble des relations sociales qui se nouent à travers elle, « car c'est la réalité matérielle et sociale qui a concerné le plus d'Hispaniques médiévaux, notamment les plus modestes, les cultivateurs – dont la voix ne nous parvient jamais directement » (p. 115). En ces temps d'une production historiographique abusivement tournée vers la culture des clercs médiévaux et des élites nobiliaires – ce qui revient, comme le faisait remarquer le regretté Robert Fossier, à envisager la société médiévale de la même manière qu'un futur historien la société du XX^e siècle à travers la seule étude d'une biographie de Bill Gates –, il convient de saluer cette orientation des auteurs dans la sélection des textes présentés qui offrent, en outre, l'avantage de nous faire découvrir un lexique riche, varié et fortement idiomatique. L'ouvrage donne ainsi l'occasion de parcourir des textes aussi divers que ce livre de répartition des terres à des colons dans le royaume de Murcie (1266) qui prévoit l'installation d'environ 2000 colons et utilise une langue marquée par des emprunts à l'hispano-arabe (les superficies, par exemple, sont mesurées en *tahullas*), des chartes d'accensement et de peuplement, un formulaire pour récupérer des esclaves maures fugitifs, le testament de la brodeuse de la reine de Castille, Catherine de Lancastre (1404), ou encore le livre terrier d'une collégiale portugaise recourant au témoignage des deux habitants les plus âgés de chaque localité pour décrire ses biens et possessions.
- 4 L'écriture, toutefois, n'est pas qu'instrument de gestion de la terre. Elle est aussi outil du pouvoir en contribuant à l'édification et à la diffusion de normes sociales et politiques par le biais de textes qui « énoncent la légitimité et exercent la domination, sous forme d'un discours de la grâce » (p. 179), en définissant et en exposant une norme qu'ils n'ont aucun besoin de démontrer. Si les auteurs soulignent ici avec force le rôle des monarques dans la proclamation de telles normes, qu'elles soient de portée générale ou locale (par le biais des *fueros*), ils insistent sur l'usage du vernaculaire dans le domaine du droit appliqué, de tels écrits se devant « d'être compris par les plus humbles » (p. 181). Témoignent ainsi de ces écritures du pouvoir aussi bien le *fuero* de Baeza (1226) accordé par Ferdinand III, le *fuero juzgo*, traduction en vernaculaire du *Liber Iudiciorum* wisigothique, délivré par le même Ferdinand III aux villes de l'Andalousie reconquise, ou encore ces chartes de franchise et de peuplement qui posent à l'historien la question de l'accès des populations à une telle information juridique et le contraignent à s'interroger sur le complexe processus de traduction et de publicisation de tels textes. La charte de peuplement accordée par Alphonse X à El Puerto de Santa Maria en 1281 précise ainsi que le lieu s'appellera désormais le grand port de Sainte-Marie afin d'inciter la population à s'y établir, avant de réglementer les conditions de vente du butin réalisé suite aux actes de piraterie ou de chevauchée en

terre sous contrôle musulman. Et si, à l'évidence, nombre de ces textes de nature législative émanent du pouvoir royal – par exemple cette loi d'Alphonse III du Portugal datée de 1279 et qui est l'une des plus anciennes lois dont la version originale ait été rédigée en vernaculaire –, les auteurs ont pris soin d'inclure au sein de ce chapitre cette surprenante *fatwa* du *mufti* d'Oran adressée aux mudéjars andalous et écrite en castillan transcrit au moyen de caractères arabes, texte qui est un véritable manuel de dissimulation à l'intention des musulmans demeurés en Espagne chrétienne.

- 5 Viennent enfin compléter ce vaste panorama des écritures pragmatiques l'ensemble des écritures liées à une pratique gouvernementale, administrative et religieuse, autant de textes qui ont en commun « le contact direct, voire l'implication, des simples roturiers illettrés par rapport aux institutions qui les encadrent [...] ou avec celles qui mettent en forme légale leurs décisions individuelles ou collectives » (p. 242), même si la voix des humbles ne nous parvient qu'indirectement. De tels écrits se distinguent par leur souci d'exhaustivité – il s'agit ici de consigner toutes les actions ou toutes les données d'un même type – et leur appréhension de réalités familières qu'il n'est pourtant pas toujours facile de mettre en mots comme on s'en apercevra en parcourant le tarif du péage de Sahagun du XIII^e siècle. En ce domaine, le Portugal se signale par la précocité de ces grandes enquêtes administratives mises sur pied par la monarchie dès 1220 – soit bien avant les fameuses enquêtes de Louis IX en France – même si les sources qui en témoignent n'en sont que des synthèses, résumant sous forme de déclaration collective les témoignages recueillis, tandis que Castille et Portugal ont préservé nombre de sources issues des réunions des *Cortès*, que ce soit sous la forme de chapitres généraux intéressant le royaume tout entier ou sous celle de chapitres spéciaux qui ne concernent qu'une communauté particulière – ainsi celle de Bragança en 1331 – et permettent de saisir, sans trop de déformation, la voix des sujets même si l'on sait qu'il convient de rester prudent à ce sujet. Appartiennent également à cette catégorie l'ensemble de la documentation liée à la levée des impositions – tel ce rôle de l'impôt direct établi pour Séville en 1384 – et les textes réglementant l'administration des villes et villages de la péninsule ibérique et rédigés très largement en vernaculaire, ce qui, dans le cas des villages, devait tout de même faciliter la tâche des modestes notaires ruraux qui en avaient la charge et qui nous ont laissé de rares registres de délibérations parfois entachés d'erreurs, surchargés de ratures et, au final, bien peu soignés (cas du *castrum* de Montemo-o-Novo dans l'Alentejo). Signalons enfin, au titre des curiosités, le projet d'adaptation en 1482 d'une ancienne mosquée en église à Mertola en Andalousie.
- 6 Si ce volume consacre une importante partie de ses pages aux écrits pragmatiques, il n'en délaisse pas pour autant les sources littéraires, à commencer par les écrits destinés à l'instruction dont une bonne partie peut être caractérisée comme production de cour alors que nous ne possédons en revanche quasiment aucun témoignage écrit sur la culture des *illitterati*. La production est ici très diversifiée depuis la littérature hagiographique – miracles de Saint Dominique de Silos, spécialisé dans la libération des captifs – aux traités d'astrologie traduits de l'arabe à Tolède en passant par les *Siete Partidas* d'Alphonse X, le « Livre des conseils » d'Édouard I^{er} du Portugal conservé en un manuscrit autographe et qui constitue une sorte de livre de raison du roi ou encore ce traité médical des années 1430 intitulé « Régime contre la peste ». À cette littérature didactique s'ajoute une littérature de type plus mémoriel en ce sens qu'elle a pour fonction essentielle de lutter contre l'oubli et « concerne la mise en mots du rapport au temps » (p. 365). De ce point de vue, la péninsule ibérique se caractérise à la fois par

une quasi-absence de chroniques municipales et par le rôle des cours souveraines dans l'élaboration d'une littérature de type historique en langue vernaculaire. Dans ce domaine, l'action d'Alphonse X – illustrée par la mise en œuvre de « L'histoire d'Espagne » – doit évidemment être soulignée, entre autres parce qu'elle permet de promouvoir l'usage d'une langue nationale imposée par la monarchie et reprise par d'autres producteurs de mémoire, notamment dans des récits de croisade ou de voyage, des livres de lignages nobiliaires qui visent à exprimer la mémoire des familles féodales dans une atmosphère plutôt anti-monarchique et, de manière plus surprenante, par des inscriptions épigraphiques qui constituent autant de « mini-chroniques à caractère fortement propagandistique » (p. 367). Le volume accorde enfin toute sa place à la production poétique et fictionnelle, depuis les plus anciennes *jarchas* mozarabes d'Al-Andalus aux *coplas* de Jorge Manrique en passant par les *Cantigas* d'Alphonse X ou de Denis du Portugal, sans oublier des ouvrages aussi importants que le livre du chevalier Zifar ou cet autre monument du panthéon littéraire castillan que constitue *El Conde Lucanor*.

- 7 Tant le choix et la sélection des textes ainsi proposés que la solidité et la qualité des commentaires historiques et philologiques font ainsi de ce volume un incontournable pour quiconque souhaiterait se familiariser avec la production scripturaire en langue vernaculaire aussi dense que variée de la péninsule ibérique. On ne saurait assez être gré aux auteurs d'avoir su mettre ainsi en exergue la diversité et la qualité de sources que certains médiévistes, obnubilés par la production en latin, ont parfois tendance à délaisser quelque peu et l'on attend désormais avec impatience la publication de son équivalent pour les domaines occitan et catalan.